



MARCEL PAPON

Silence ! C'est du muet...

Oui, aussi paradoxal que cela puisse paraître au temps du cinéma muet, le spectacle était également dans la salle. J'en veux à témoin notre vieil Eden-Cinéma, en particulier pendant la séance du dimanche en matinée.

Ce n'était plus le cinématographe mais pas encore « La dernière séance » d'Eddy Mitchell. Le décor était infiniment modeste, de même la façade pas très apparente parmi les habitations de la rue de la Mairie. Une grille noire ouverte à deux battants sur une courette pavée et l'on se trouvait déjà dans un hall minuscule, caisse à gauche, bar à droite. Un préposé s'emparait de la moitié de votre billet et une ouvreuse vous priait de la suivre, récompensée, pas toujours, par une pièce de dix ou vingt sous.

Les banquettes de bois bien que recouvertes d'un mince tissu, claquaient bruyamment si on les relâchait. Le prix des places devait être de un franc cinquante pour les deux premiers rangs, puis de deux francs cinquante pour le reste de la salle.



FANTÔMAS

Ces deux rangs étaient régulièrement occupés par des gosses chahuteurs pour ne pas dire plus. Avant le spectacle ils tournaient le dos à l'écran et s'invectivaient avec ceux du premier rang du balcon tout en fumant à qui mieux mieux.

Il valait mieux éviter les places du parterre à l'aplomb de ce balcon si on craignait les pluches de cacahouètes, papiers de bonbons ou pire ! Près de la cabine de projection, sous le balcon, quatre loges occupées bien sûr par des amoureux. En contre bas de la scène, un piano et, il vient d'arriver, un sergent de ville venu du poste voisin.

Une sonnerie électrique grelotte pour presser les retardataires. Le rideau de toile cirée portant les « réclames » s'enroule et c'est l'obscurité. Tout d'abord les actualités, encore un peu tremblotantes, puis aussitôt après bien souvent un film comique américain. Là commencent des vagues de gros rires et des commentaires bruyants. Le film est toujours trouvé trop court à notre gré.

C'est l'entracte ! Un décor a remplacé l'écran et nous avons droit à un intermède peu varié. Aujourd'hui une chanteuse pleure en se tordant les bras, Madame Johnson au piano l'accompagne, son long fume cigarette dispense une fumée bleue vers l'artiste au risque de la faire tousser, mais comme elle chiale déjà ! ... Je préfère de beaucoup le comique troupier ou le gommeux 1900 en gants beurre frais et melon gris qui chante des grivoiseries ou raconte des histoires de Marius et Olive. Immanquablement ces artistes annoncent qu'ils passeront parmi nous pour vendre leur photo, cela finit par vider la salle. La petite ouvreuse réapparaît pendant cet entracte, elle répète le classique : bonbons, pastilles de menthe, pochettes surprises. Les chocolats glacés n'existaient pas encore mais devant le cinéma, l'astucieux Bottache¹ est là avec sa poussette pour « tartiner » ses glaces-gaufrettes.

Le grelot retentit de nouveau, les spectateurs rendent leur ticket de sortie. L'écran est réapparu, c'est l'obscurité... Aujourd'hui, c'est un Western, le héros est beau, bien poudré. Ses antagonistes les teigneux ont à peu près la même allure mais sales et mal rasés, ils chiquent et roulent des yeux mauvais. Ce sont les inévitables poursuites à cheval, tous ont l'arme au poing, les revolvers sont inépuisables, les décharges, insonores bien sûr, semblent émises par des vaporisateurs... Quelquefois nous avions droit à des peaux rouges, il en sort de partout. Tout l'Eden tremble sous les trépignements en particulier ceux du balcon en bois, sans parler des lazzis : « Vas-y, tue-le, fais gaffe ! ». Ajoutez à cela les dialogues qui apparaissent de temps en temps et que beaucoup lisent à haute voix.

L'ambiance est la même lorsque les mousquetaires sont assaillis par les gardes du Cardinal. Là, certains cherchent à aider le poing de d'Artagnan sur sa rapière : « Pique-le : attention derrière ! T'en as oublié un !... ».

Les gens vivaient intensément les films, ils partageaient le sentiment des acteurs. Je me souviens d'un film où l'héroïne était éprise d'un légionnaire ; à la fin de l'histoire celui-ci doit la quitter et rejoindre sa section en partance le soir dans le désert. Ce sont des larmes, des baisers d'adieu et brutalement la séparation. Elle souffre, se griffe le visage et soudain quitte ses chaussures et court dans le sable après son aimé. Alors ma voisine de fauteuil s'écrie très haut : « Tes pompes ! ».

On a raconté qu'au Casino de Bécon lors de la représentation de l'Aiglon, un exalté a tiré un coup de revolver dans l'écran !

« Fin »...



La lumière revient, les sièges claquent dans un brouhaha d'appréciations, on s'échange des points de vue. Dehors, le soleil encore présent nous fait cligner des yeux, on se promet de raconter la séance à nos proches et surtout à la récré de demain.

Bien à vous,

Le Gamin de Nanterre
p.c.c.. **Marcel Papon**
janvier 2005



¹ Italien de Nanterre, de son vrai nom : Vitale